

## *Etrangeté de la langue médiévale*

Mireille Séguy

Dans le contexte universitaire français, la question qui s'impose lorsqu'on essaie de penser les rapports de la littérature et de la langue médiévale renverse l'ordre des termes du sujet de réflexion qui nous est proposé aujourd'hui. Le problème est moins en effet de savoir si l'on peut séparer l'étude de la littérature médiévale de celle de sa langue que de savoir si l'on peut séparer l'étude de la langue médiévale de celle de sa littérature. Si la question se pose essentiellement en ces termes, c'est que dans la plupart des universités, s'est d'abord à l'étude de la langue du Moyen Age que sont invités les étudiants, et cela dans la perspective de la préparation au concours du CAPES de lettres (où ne figure aucune épreuve mettant en jeu la littérature médiévale). Cet état de fait, très largement majoritaire dans l'université française, est doublement dommageable : dommageable pour la littérature médiévale, bien entendu, mais aussi dommageable pour la langue médiévale elle-même.

Pour la littérature, d'abord : les textes mis au programme sont pour la plupart des textes littéraires majeurs (A titre d'exemple, le *Voir Dit* de Guillaume de Machaut qui était au programme des concours d'enseignement l'an dernier est ainsi le premier roman en français à poser la problématique de l'écriture personnelle, et à travailler dans ce cadre la question de la vérité de la fiction littéraire, et le texte de cette année, le *Roman de Thèbes*, se donne comme le premier roman en langue d'oïl...). Or ces textes majeurs ne sont envisagés que comme des supports à des exercices techniques (phonétique historique, morphologie, syntaxe, fiches de vocabulaire). Cette situation est aussi absurde que celle qui consisterait, pour un étudiant ne connaissant rien ou pas grand-chose au roman du XIXe siècle, d'aborder disons *Madame Bovary* uniquement par le biais d'exercices de grammaire. Le risque réel de cette entreprise de réduction d'un corpus littéraire à un terrain d'exercices d'école est tout simplement de faire disparaître tout intérêt éventuel pour la littérature médiévale, et même de faire perdre de vue qu'une telle littérature existe, que l'on peut interroger le fait littéraire médiéval au même titre que l'on interroge le fait littéraire contemporain, que l'on peut employer à son sujet des paradigmes interprétatifs un peu moins limités que ceux de la philologie ou de la critique d'identification.

Mais la manière dont on aborde aujourd'hui le Moyen Age dans les études de « lettres » nuit aussi, peut-être encore plus profondément, parce que de manière moins immédiatement perceptible, à la langue médiévale elle-même. La langue médiévale, telle qu'elle est enseignée à l'université, souffre d'un manque absolu de réflexion sur la place qu'on désire lui assigner, tant dans la perspective de la lecture des textes

médiévaux, dont elle est donc très largement déconnectée, que dans la perspective de l'évolution de la langue française elle-même. Sur ce dernier point, on ne peut que constater l'écart immense que l'enseignement institutionnel de l'ancien français creuse aujourd'hui entre d'une part langue reconstruite, dont on tente de montrer qu'elle obéit à des règles strictes (en les inventant au besoin), présentée comme devant préparer l'émergence d'un français contemporain lui-même considéré comme monolithique et homogène, et d'autre part la réalité mobile, polymorphe, et pour une large part irrésolue, de la langue médiévale. Paradoxalement, l'enseignement de la langue du Moyen Age, tel du moins qu'il est pratiqué et encouragé dans l'institution universitaire, consiste à nier la part d'étrangeté de son objet — la langue médiévale —, à proportion qu'il nie la part d'étrangeté, de mobilité, d'hétérogénéité du français contemporain. Resituer la langue médiévale dans une évolution longue, où prédominent les tensions entre variations et normalisations, mettre en avant l'importance des relations qu'elle a pu entretenir avec les langues qui lui ont préexisté et avec lesquelles elle a coexisté, tenter d'apprécier l'enjeu qu'a pu représenter l'institution du français dans la formation des identités nationales — tout ce que s'interdit donc de faire l'enseignement institutionnel du français médiéval — c'est aussi, me semble-t-il, se donner les moyens de comprendre mieux ce qui se joue dans les évolutions et les variations du français contemporain.

L'enseignement du français médiéval connaît une crise ouverte. Cette crise, qui se traduit par des rumeurs de plus en plus précises de réforme radicale, voire de suppression de l'épreuve d'ancien français au CAPES, vient essentiellement du fait qu'aucun travail de réflexion n'a été véritablement mené, du moins au sein des institutions universitaires et médiévistes (la Société des Médiévistes), sur son utilité et ses enjeux réels, et encore moins sur les présupposés idéologiques qui le soutiennent, présupposés hérités de la tradition philologique du XIXe siècle, pour laquelle le français médiéval se pensait essentiellement dans la perspective de la constitution d'une langue nationale aux normes fixes, immuables et secrètement universelles. Or, ce travail de réflexion sur la langue médiévale existe : il est activement mené depuis plusieurs années en histoire, en linguistique et en sociolinguistique.

Mais si l'enseignement de la langue médiévale a du mal à trouver sa place, c'est aussi, plus profondément peut-être, parce que cette place, tout comme celle de la littérature médiévale d'ailleurs, ne va pas de soi. Le Moyen Age, dans sa littérature comme dans sa langue, ne va pas de soi ; il reste pour nous irréductiblement étrange, sinon véritablement étranger. Paul Zumthor, parmi les premiers, a souligné la place singulière qu'occupe la période médiévale dans l'imaginaire collectif contemporain. Si d'un côté le Moyen Age appartient bien à *notre* histoire, dont il signe d'un certain point de vue l'émergence, si la langue et la littérature françaises vernaculaires naissent effectivement au Moyen Age, il peut sembler d'un autre côté beaucoup plus éloigné de notre fonds commun culturel que ne l'est l'Antiquité. On connaît (on connaissait) généralement mieux la littérature et l'histoire antiques que la littérature et l'histoire médiévales. Ou, du moins, et c'est là l'important, on s'y *reconnaît* mieux, et nous restons en cela les héritiers directs d'une pensée de la modernité qui, dans la Renaissance du XVIe siècle comme à l'époque des Lumières, s'est définie en termes d'opposition à la période médiévale, dès lors constituée comme époque des Ténèbres. Ce rapport contradictoire et inconfortable que nous entretenons avec le Moyen Age, fait à la fois de proximité et de distance, de sentiment d'actualité et d'inactualité, d'identité et d'altérité, a bien entendu beaucoup à voir avec les liens que l'on peut entretenir avec ses origines, ou ce qui en tient lieu pour nous. C'est sans doute là que se tient vraiment l'étrangeté médiévale, telle qu'elle s'exprime de manière privilégiée au cinéma depuis

ces trente dernières années, mais aussi sans doute telle qu'elle se devine dans les rapports problématiques que nous avons avec la langue de cette période.

*Mireille Séguy est Maître de conférences au Département de Littérature française de l'université Paris 8. Elle est l'auteur de l'ouvrage Les Romans du Graal ou le signe imaginé (Champion, 2001), et a dirigé en 1996 la publication d'un volume collectif sur Lancelot (Autrement). Sa recherche actuelle porte sur la littérature narrative médiévale (XIIe-XIIIe siècles), sur les théories du signe, de l'image et de la littérature et sur les liens entre la théologie et la littérature au Moyen Age.*